

**Entretien avec Mariama Nakure, dite Méliana
Gikongoro, Rwanda, le 7 janvier 2003,
par Cécile Grenier et Vénuste Kayimahe**

*
* *

Vénuste Kayimahe (VK) : Nous commençons. Tu nous diras tes noms, ta nationalité, ton âge si tu le connais, et ta profession.

Mariama Nakure (MN) : Ma profession ?

VK : Oui. C'est ainsi que nous commençons.

MN : Je n'ai pas de profession. Je ne fais rien, je ne suis qu'une indigente.

VK : Ce n'est pas nécessaire que nous regardions dans la carte d'identité, tu vas nous le dire toi-même.

MN : ...Est-ce qu'on sait ? Lorsque je suis allée demander une carte d'identité, j'ai dit que j'étais née en 1920, mais ce n'est peut-être pas ça.

VK : Tu as juste dit l'âge que tu voulais ?... Tu t'appelles ?

MN : Je m'appelle Méliana Nakure.

VK : Tu es née quand ? ...En 1920, tu disais ?

MN : Oui.

VK : En quel lieu ?

MN : Je suis née à Karambo.

VK : Es-tu Rwandaise ?

MN : Je suis Rwandaise. Je suis née en commune Karambo, juste là-bas sur la colline de Kibumbwa.

VK : C'est aussi là que tu t'es mariée ?

MN : Mon foyer, c'était là-bas à Nzega.

VK : Peux-tu nous raconter en peu de mots ta vie durant le génocide ?

MN : Je te le dirai. En ce temps-là, moi et mon mari, nous étions malades. Nous avons alors vu subitement que c'était les massacres partout. Cela nous a donc surpris. Même ceux qui n'étaient pas de ma condition ont été pris au dépourvu. J'avais sept filles ainsi que d'innombrables petits-enfants. J'ai inscrit leurs noms sur un papier pour m'en souvenir et d'habitude, je me ballade avec ; mais aujourd'hui, je l'ai oublié. Des beaux-fils aussi. Et puis celui de mes beaux-fils qui était à Kigali ainsi que sa femme ont apporté de l'argent pour nous soigner. Ils voulaient nous faire soigner mais ils arrivèrent quand ces choses-là avaient commencé. Ils se sont alors dispersés à gauche à droite et je suis restée seule dans ma maison, avec mon mari et notre garçon, un très beau et fort jeune homme qui était alors lui aussi malade. J'ai alors vu l'extermination venir. Ils se sont réfugiés là-bas à Murambi, mes enfants là ; les autorités les y ont poussés.

VK : Ce sont les autorités qui les y ont emmenés ?

MN : Il y avait parmi eux une fille qui travaillait à l'hôpital, elle a été emmenée par le bourgmestre Semakwavu. Elle s'appelait Mukakabanda. Elle a été emmenée en compagnie de son mari et de ses enfants, ainsi que mes autres filles mariées. Ils étaient nombreux mes enfants, ainsi que mes petits-enfants. J'avais beaucoup d'enfants. J'en ai eu onze. J'ai vu la guerre venir, faire des ravages dans tous les coins. Alors j'ai vu les tueurs venir au moment où je me trouvais debout devant l'enclos, ne sachant où aller. On me disait d'aller à Murambi, et une des filles était venue pour m'emmener à Murambi, et j'avais refusé, disant : « *La mort est partout, après tout* ». Mon mari m'avait alors dit : « *Ma vieille compagne, ça ne sert à rien de courir, reste ici près de moi* ». Ils nous ont sortis de la maison pour l'incendier. J'ai dit à mon mari : « *Ils arrivent !* ». Il m'a répondu : « *Laisse-les faire* ». Un des hommes est venu et a crié aux autres : « *Venez, commençons par chez Gashikazi !* ». Je l'ai entendu. Gashikazi, c'était mon mari.

VK : C'était quelle colline ?

MN : Nzega, ici, à côté. Ils nous ont fait sortir de la maison et nous ont dit : « *Comment pouvez-vous rester dans la maison alors que nous sommes en train de la brûler ?* ». Je me suis assise sur la véranda, mon mari à côté de moi. Notre fils est retourné dans la maison pour chercher sa carte d'identité. Lui, il était tellement paniqué. Quant à nous ses parents, nous nous étions préparés à mourir. Ils ont dit à l'enfant d'apporter sa carte d'identité. Il l'a apportée et ils lui ont demandé *ce* qu'il était. Il a dit : « *Je suis Tutsi* ». Ils lui ont ordonné de s'allonger par terre. Ils l'ont tué à mes pieds. Puis ils ont dit : « *Toi le mari, lève-toi et va à l'entrée de l'enclos* ». Il s'est levé et a marché, appuyé sur son bâton. Un vieillard ! Et maintenant, on les relâche ces assassins ! Qu'est-ce que vous me demandez alors ? Donc, ils lui ont dit d'aller hors de l'enclos. Mon garçon, ils l'avaient abattu devant moi ; il était si costaud qu'ils n'ont pas réussi à le tuer en quelques coups. Il a rampé vers la sortie de l'enclos en hurlant de douleur. Ils ont continué à le tuer et lui continuait à refuser de mourir.

VK : Ils l'ont coupé à la machette ?

MN : Me poser cette question fait très mal... Ils l'ont donc tué, puis l'ont abandonné là, se sont dirigés vers son père qui attendait debout, et ils se sont acharnés sur lui, se battant presque pour le tuer, sous mes yeux. Moi j'étais toujours assise, comme maintenant, et puis

je... Je ne peux pas te raconter mes malheurs... Ils ont continué tous ensemble à écraser le vieillard et un jeune garçon qui était resté à achever mon fils qui ne mourait pas encore a dit : « *Mais celui-ci ne meurt pas, il est comme son père* ». Ils ont continué à lui donner des coups partout. Lorsque j'ai fui le soir, j'ai vu mon fils, il avait le crâne en bouillie. Et le garçon qui était resté à le torturer ainsi, je le connais, il a fui à l'étranger. Ils ont alors achevé mon mari dans l'enclos. Et puis ils sont allés un peu plus haut et ont tué un enfant d'un voisin, qui avait un moment tenté de se sauver chez nous : le fils de Nkudiye. Ils le tuèrent devant notre enclos. Lorsque je suis sortie le soir, j'ai vu des cadavres étendus là. Les gens m'ont dit de fuir et j'ai refusé en mentant que l'on m'avait demandé de garder notre maison. Nous avons deux maisons, dont l'une était remplie de beaucoup de biens : 8 mètres sur 8, qui servait de sorte de grenier. L'autre était la maison d'habitation, elle aussi très grande ; ils l'avaient brûlée en partie. Ma fille qui était infirmière avait commencé à la couvrir de tuiles. Je suis restée là. Quelqu'un est alors venu, m'a attrapé la tête et le cou par derrière, mais des gens lui ont crié de ne pas me tuer : « *Ne tuez pas non plus cet enfant, c'est un malade* », dirent-ils. Et cet homme qui incendiait les maisons a dit : « *C'est quoi sa maladie ? Est-ce le Sereye [Nous ignorons ce que c'est cette maladie, peut-être voulait-elle dire SIDA !] ?* ». Le comble, c'est que cet homme n'est même pas en prison. « *C'est quoi sa maladie ? Est-ce le Sereye ?* », a-t-il dit effrontément. Alors ils le tuèrent. Je restai assise là, toute la journée. Le soir, je suis allée chercher un lieu où passer la nuit, chez des voisins. L'on m'a chassée. Finalement, j'ai supplié quelqu'un d'autre qui a accepté de me laisser dormir dans sa maison. Je lui disais que le lendemain, j'irais rejoindre mes enfants. Mon hôte m'a dit : « *Ne t'en fais pas, vieille dame. Tu vas dormir ici. Pardonne-moi de t'avoir parlé avec brutalité tout à l'heure* ». J'ai alors passé la nuit chez lui. Le lendemain matin, il nous a dit : « *Que ceux qui veulent aller à Murambi viennent avec moi* ». J'ai dit que je voulais bien y aller. Mais aussi, je lui ai dit : « *Ne pourriez-vous pas me donner un peu d'argent pour que j'aille d'abord chercher à manger pour les enfants ?* ». En fait, il nous devait de l'argent. Il a alors dit : « *Non* ». Il me refusa notre argent. J'ai commencé à marcher vers Murambi et, en route, j'ai rencontré le président des tueurs qui a dit : « *Cette vieille, est-ce que vous croyez qu'elle pourra arriver à Murambi ? Ils vont la tuer là devant, elle ne va pas y arriver. Ramenez-la chez elle* ». Il était avec un autre militaire qui venait d'arriver ; je ne sais pas d'où ils venaient en ce moment-là. Je suis donc revenue chez ces gens-là où j'avais passé la nuit. Le président des tueurs a alors dit au chef de la maison de jouer de son sifflet s'ils étaient attaqués, pour l'alerter. Je suis donc retournée chez ce monsieur et, par après, j'ai entendu dire qu'à Murambi il y avait eu l'extermination. Là-bas, où je voulais rejoindre mes enfants. Et j'appris qu'ils avaient été tués. J'ai vu les tueurs qui remontaient de Murambi à grand bruit. Je me tenais debout dans mon coin où je me cachais. Je les ai entendu dire – mais certaines choses m'échappent maintenant : « *Ces idiots sont trop nombreux là-bas et ils ont le regard mauvais ; nous n'avons pas osé les attaquer car les militaires ne sont pas venus avec nous* ». Le jour d'après, les militaires sont venus, ils ont beaucoup tiré là-bas, j'entendais ça. Il n'était alors plus question pour moi de me rendre là-bas à Murambi, où étaient étendus tant des nôtres. Je suis restée au même endroit. C'était au mois... rappelle-moi, est-ce qu'ils n'ont pas exterminé les gens en avril ? Donc, ils ont voulu m'emmener à Murambi et j'ai refusé net. J'ai dit : « *Je vais à Murambi quoi faire au milieu des cadavres des miens ?* ». Ils m'ont dit que les Français venaient sauver les gens. Les Français, on a dit qu'ils avaient exterminé des gens. C'est quand ils ont appris que les Inkotanyi avaient gagné qu'ils ont commencé à rechercher les rares Tutsi survivants. Peu après, ils nous ont conduits à Maraba. Ces Français ne nous aidaient en rien, ils se fichaient de nous. Je vécus là-bas à

Maraba, avec les autres. Mon fils m'y rejoignit, les Inkotanyi avaient triomphé, et lui, il était avec eux. Il m'a emmenée à Kigali où je vécus un temps avant de revenir ici. Je n'ai pas de maison, je demande le logis chez d'autres personnes. Lorsque je suis revenue, les parcelles avaient été attribuées. Moi, je n'en ai pas reçue. Aujourd'hui, je suis logée par des gens. Je suis une vieille malheureuse sans rien, j'erre partout comme ça.

VK : Les Français sont arrivés en quel mois si tu te rappelles ?

MN : Crois-tu que je me rappelle ? Je ne sais plus si c'était en août.

VK : Août, c'était leur départ.

MN : N'est-ce pas justement ce mois là que nous sommes partis à Maraba !

VK : Vous y êtes allés au mois d'août ?

MN : Oui. Au mois d'août, on était là-bas.

VK : Tu as quitté chez toi quand ?

MN : C'était peut-être au mois de juillet, je ne sais pas.

VK : Et quand ils sont arrivés, qu'ont-ils fait de bien pour toi ?

MN : On n'y est pas restés longtemps avec eux. Non, on n'est pas restés longtemps là-bas. Mais je me rappelle que c'était l'époque de la récolte du sorgho.

VK : Tu n'es donc jamais allée à Murambi ?

MN : Si. J'ai été à Murambi. Arrivés là, nous y avons beaucoup souffert de faim. Là-bas, ils ne nous ont été utiles en rien.

VK : Les Français ?

MN : Oui.

VK : Ils étaient combien là-bas ?

MN : Là-bas ? Pas nombreux. Quand on a entendu que les Français étaient arrivés, les gens couraient vers eux en disant : « *Je suis Tutsi, je suis Tutsi, je suis Tutsi...* ».

VK : Mais toi, tu les as vus là-bas à Murambi ?

MN : Qui ?

VK : Les Français.

MN : Je les ai vus ! Prétendument pour secourir les gens. Et ailleurs, ils disaient de cultiver dans des ruines. J'entendais dire qu'eux aussi tuaient.

VK : Pourquoi demandaient-ils de labourer dans les ruines ?

MN : Ils disaient que ces tueurs devaient faire disparaître les traces des destructions qu'ils avaient faites.

VK : Et ensuite ?

MN : Je ne sais pas. Ils avaient peur des autres qui arrivaient, c'était les Inkotanyi, paraît-il.

VK : Pour que ceux-ci ne voient pas les traces des tueries ?

MN : Et aussi ces ruines.

VK : Tu as dit que tu as entendu que les Français eux aussi tuaient ?

MN : Les gens avaient dit ça. Nous l'avons appris quand ils sont arrivés. Là, nous avons alors eu peur et moi, j'ai refusé d'y aller. On m'a supplié d'y aller, de m'y réfugier. Les autres m'ont traînée et j'ai fini par y aller. Nous avons passé quelques nuits à Murambi. Après, nous avons vu d'autres personnes venir nous chercher en véhicules, j'ignore qui ils étaient.

VK : Tu n'as pas entendu parler des gens qu'ils auraient tués ?

MN : Les tuant là-bas ?

VK : Oui.

MN : Mais n'avaient-ils pas fini l'extermination ?

VK : Je veux parler de ces Français dont on disait qu'eux aussi tuaient.

MN : Si je connais des gens qu'ils auraient tués ?

VK : Eux n'ont-ils pas tué des gens ?

MN : Ceux qu'ils tuaient ? Moi, je vivais chez moi, mais l'on disait qu'eux aussi avaient tué. Et qu'ils seraient venus rechercher les rares survivants après avoir tué.

VK : Ils ne vous ont pas donné de vivres, ils ne se sont pas occupés de vous ?

MN : Lorsque nous sommes arrivés à Murambi ?

VK : Oui.

MN : Ils nous donnaient un petit biscuit à 14 heures environ, et ils nous en redonnaient à 14 heures de la journée suivante.

VK : N'as-tu pas entendu parler des gens qu'ils embarquaient à bord de leurs hélicoptères et qu'ils allaient balancer quelque part ?

MN : Je les ai vu embarquer des gens mais je ne pouvais pas savoir où ils les emmenaient. Je les voyais prendre les gens et je m'imaginai qu'ils allaient les évacuer pour les sauver.

VK : As-tu revu ceux-là qu'ils emmenaient ?

MN : Je ne les ai pas revus.

VK : Quelles personnes ils emmenaient ?

MN : Nous, on ne savait pas. On entendait seulement dire qu'ils emmenaient des gens, qu'ils les évacuaient. Nous étions recroquevillés à l'intérieur des bâtiments, nous ne pouvions pas savoir très bien ce qui se passait.

VK : Là où vous étiez, étiez-vous seulement des Tutsi ou étiez-vous mélangés avec les autres ?

MN : Je ne le saurais pas. Les Tutsi, je voyais qu'il y en avait beaucoup. Mais pas vraiment beaucoup. Ceux qui étaient nombreux, c'était ceux qui s'y étaient rendus à cette époque de la mort. Sinon, ceux qui sont venus après, c'est lorsque l'on disait que les Inkotanyi étaient arrivés. Lorsque les Français essayaient de ramasser le peu de Tutsi qui avaient survécu, c'était pour pouvoir dire qu'eux aussi ils avaient sauvé des gens.

VK : Avant leur venue durant le génocide en 1994, la situation était comment depuis que l'on avait dit que les Inkotanyi avaient attaqué ?

MN : Au mois de septembre ?

VK : Non. Depuis 1990. Tu vois, le génocide a été commis en 1994. Mais avant, il y a eu pas mal d'événements, les milices Interahamwe qui ont été entraînées, les assassinats...

MN : Lorsque la paix était revenue... ?

VK : Non. Avant le retour de la paix.

MN : Avant la paix ?

VK : Avant la paix, avant la mort de Habyarimana aussi.

MN : Nous, on nous a exterminés justement juste après la mort de Habyarimana. Seul a survécu celui qu'Imana n'avait pas encore laissé partir, tel que moi. Mais après... cela nous est tombé dessus comme ça. Et tu voyais les gens qui en emmenaient d'autres pour les tuer,

tu sais, on ne peut pas savoir... Moi j'étais malade, je ne sortais pas de la maison... Et là, quand on nous a emmenés, la paix commençait à revenir mais cela n'empêchait pas que des gens étaient encore enlevés et tués. Il y a eu encore des nôtres qui ont été tués en ce temps-là.

VK : En ce temps-là où les Français vous accueillait ?

MN : Oui. Et vois-tu aujourd'hui, les assassins de ce temps-là, on les relâche. Ça sert à quoi alors de nous poser des questions ?

VK : As-tu entendu parler des Interahamwe ?

MN : Les Interahamwe ?

VK : Oui.

MN : J'en entendais parler, oui.

VK : Lorsqu'ils s'entraînaient à se battre ou à tuer... En saviez-vous quelque chose ?

MN : Nous avons été pris au dépourvu. Les gens de ma condition n'étaient au courant de rien. Cela était connu des gens importants. J'entendais seulement... Je t'ai dit par exemple que j'étais clouée au lit avec mon vieux, nous deux étant malades. On entendait des rumeurs comme ça. Cependant, on savait que ça allait mal. Et je crois que les Inkotanyi étaient déjà dans le pays, on disait qu'ils se trouvaient où... Je ne sais pas où qu'ils disaient se trouver, sur leur radio...

VK : Radio Muhabura ?

MN : Quoi ?

VK : Radio Muhabura ?

MN : Oui.

VK : On parle de radio et cela me rappelle une autre, la RTL. Tu t'en souviens ? Tu l'as entendue ?

MN : Celle que je connaissais s'appelait... Je l'ai oubliée, je sais seulement qu'on l'écoutait en cachette. Et on mettait le volume très bas pour ne pas être repéré.

VK : Ça, c'est Muhabura. Celle des Inkotanyi... La RTL donc, tu ne connais pas ?

MN : Ritel ? Que disait cette Ritel alors ?

VK : C'était la radio des Interahamwe. Celle qui appelait à la chasse aux Inyenzi.

MN : Eeeh !

VK : Tu ne l'as pas entendue ?

MN : Je ne l'ai pas écoutée. C'est des gens qui nous faisaient écouter l'autre. Et puis, moi, j'étais malade. Cependant, nous avons vu les assassins se répandre sur les collines, attaquant les gens chez eux, les emmenant pour les tuer, brûlant leurs maisons. Jusqu'au moment où, ayant exterminé ceux qui avaient été emmenés à Murambi, ils revinrent pourchasser et exterminer ceux qui avaient survécu sur les collines. Je t'ai dit que moi, c'est Imana qui a voulu que je survive. Je n'avais pas bougé de là où j'étais assise, comme ceci, au milieu de cette autre meute qui avait décimé les miens. Là-bas, au site de Murambi, il y a beaucoup des miens. Là-bas, dans le Bunyambiriri aussi où je suis née, je n'y ai plus de famille, elle a été également décimée. Là-bas, à Cyanika, j'y avais un beau-fils, et lui, ma fille et leurs enfants, ont été tués à Cyanika. Tu comprends, je suis restée seule. Le seul qui m'était resté, c'était le garçon qui avait rejoint les Inkotanyi. Lui aussi est mort au mois de janvier... Et l'on m'a alors chassée de la maison et maintenant, j'erre sans savoir où aller. Cette maison de laquelle on m'a chassée, il l'avait reconstruite, elle appartenait à un Interahamwe. Et à la mort de mon fils, on m'a jetée dehors.

VK : Tu as vécu à Kigali ?

MN : Oui. C'est là que je vivais.

VK : Et après, tu es revenue à Gikongoro ?

MN : Oui. Je suis revenue aussitôt, et je suis logée chez des gens. Depuis mon retour, personne n'a rien construit pour moi.

VK : Lorsque les Français sont repartis, tu les as vus ?

MN : Ils nous avaient déjà emmenés à... Eux étaient en train déjà de plier bagages.

VK : Lorsque vous êtes partis, ils étaient en train de s'en aller eux aussi ?

MN : Ce qu'ils nous regardaient mal ! Ils nous regardaient mal depuis qu'ils avaient vu ces petits bonshommes qui nous emmenaient. On les appelait je ne sais comment... les Belges... Ils avaient la tête ceinte de voile et ils nous emmenaient là-bas, où l'on disait que se trouvaient les Inkotanyi. Et ils nous regardaient d'un mauvais œil, ces Français.

VK : Parce que vous aviez préféré rejoindre les Inkotanyi ?

MN : Justement ! Serions-nous restés avec eux qui tuaient aussi ?

VK : Ne vous ont-ils pas demandé de rester avec eux ?

MN : Non... Ils ne nous l'ont pas dit. Non. De toute façon, il semble qu'ils étaient venus précipitamment pour pouvoir prétendre qu'ils avaient sauvé des gens. Ils sont venus à Gikongoro en catastrophe et, d'ailleurs, ils ne sont allés nulle part ailleurs dans Gikongoro.

Ils sont venus à Gikongoro et ont récupéré quelques survivants Tutsi ici et là, alors que la plupart des Tutsi étaient déjà morts. Et j'entendais dire que c'était les Français et les Interahamwe qui les avaient tués.

VK : Hormis pendant cette époque du génocide, celle des massacres de Murambi et d'ailleurs, avais-tu déjà entendu parler des Français ?

MN : C'était la première fois que je les voyais. Je les ai vus à ce moment-là et les gens disaient : « *Ceux-là qui vous emmènent, c'est eux qui ont tué les vôtres* ». Et ils disaient aux gens : « *Cachez les ruines, labourez là dedans* ». Je me suis dit alors que c'en était cette fois-ci fait de nous.

VK : Ils disaient ça aux tueurs ?

MN : J'entendais ça des passants ; on disait : « *Faites disparaître ces traces de destructions* ». Et on disait aussi que c'était ceux-là qui avaient détruit le Rwanda en collaboration avec les Interahamwe qui le leur demandaient.

VK : Quand as-tu vu un Blanc pour la première fois ?

MN : Un Blanc Interahamwe ?

VK : Non. Un *muzungu*, un vrai.

MN : Mais les *bazungu*, je les ai vus lorsqu'ils nous enseignaient la Parole de Dieu !

VK : Tu avais quel âge alors ?

MN : J'ai vu Monsieur Smith, Monsieur Humuza, j'ai vu Brézia. C'est là que j'ai vu les Blancs.

VK : C'était en quelle année ?

MN : Hein ! C'était en 1940 ! Je me suis mariée en 1944. En 1942, plutôt.

VK : C'est là que tu les as vus ?

MN : Oui. Nous avions des Blancs qui nous enseignaient la Parole de Dieu.

VK : La religion ?

MN : Oui... Oui. Est-ce que j'ai jamais vu d'autres Blancs... ? Les Blancs, j'en connaissais, bien évidemment ! Et alors, tu voulais dire que je n'ai pas reconnu les Interaha... ceux-là ? Ces autres ne ressemblaient pas aux Français.

VK : Ces premiers Blancs ne ressemblaient pas aux Français ?

MN : Nos Blancs à nous, qui nous enseignaient la parole de Dieu, tel que Brézia, Messieurs Smith et Humuza ?

VK : Oui. Ils ne ressemblaient pas aux Français ?

MN : Non. C'était des Blancs comme eux. Les Blancs se ressemblent tous après tout. Mais ils n'étaient pas les mêmes. Ceux-là qui sont venus ici pendant le génocide, ce n'est pas eux. C'était des Français. Et vous, n'avez-vous pas entendu parler d'eux ?

VK : Nous aussi, nous les connaissons, nous les avons même vus.

MN : Yoooh ! Il paraît que c'est eux qui ont fait des horreurs. Ce n'est pas étonnant qu'ils nous aient laissés mourir de faim. Les gens qui étaient avec moi, là où l'on se trouvait assis, me disaient : « *C'est ces gens-là qui sont responsables de l'horreur* ». Et je répondais : « *Ce n'est alors pas surprenant qu'ils nous laissent mourir de faim* ». Nous avons été emmenés par ceux-là... Nous avons été invités par les Inkotanyi. Car ils sont arrivés à Maraba et des appels ont été lancés. Nous entendions ça et nous y sommes allés. La radio a émis des appels à partir de Maraba. Alors nous y sommes allés et y avons résidé quelques temps. Les autres habitants eux ont fui et nous, nous y sommes restés. Quand une connaissance ou un proche vous trouvait là, il vous en sortait. Moi, c'est mon fils qui était dans les Inkotanyi qui m'a sortie. Il s'est adressé à ses chefs à plusieurs reprises en disant que sa maman se trouvait là-bas, qu'il avait appris qu'on lui avait assigné la tâche de garder les morts. Et effectivement, j'avais passé des journées entières à côté de mes morts, mes autres morts étaient étendus là-bas à Murambi. Et là, je suis restée toute seule telle que vous me voyez. Et maintenant donc, on va nous *finir* pour de bon. Qu'y a t-il d'autre ? Ceux qui ont tué les nôtres... Ces vieux qui sont graciés, mon mari n'était-il pas aussi un vieillard, heiiin ? C'est terrible. Là, on ne fait rien. On perd notre temps.

VK : Imana n'acceptera pas que les gens soient une fois de plus exterminés...

MN : Ça, oui. Les gens ne mourront pas tous. La preuve, moi, j'ai survécu sans même bouger, en restant toute assise au même endroit. Là, je n'attends plus qu'Imana.

VK : Merci.

MN : Alors moi, je suis devenue une malheureuse et là, vous m'avez montrée à une Blanche. Alors, vous me dites ce que vous allez faire pour me venir en aide ? On nous chasse des maisons, on balance des pierres sur les toits de nos habitations durant la nuit. Maintenant qu'ils sont relâchés et reviennent chez eux, qu'allons-nous devenir ? À part prier beaucoup, où sommes-nous ? Qu'allons-nous devenir ?

VK : À cause de ceux-là qui vont être libérés ?

MN : Oui.

VK : Même aujourd'hui, ils continuent à balancer des pierres sur les toits de survivants ?

MN : Ah, que dites-vous ! Moi je ne sais plus où aller. Je n'ai plus ni enfants ni petits-enfants près de moi.

VK : Quand vous dénoncez cela auprès des autorités, que font-elles ?

MN : Elles ne disent rien.

VK : Vous ne signalez pas que l'on jette des pierres sur les toits de vos maisons ?

MN : Que dire ? La faim elle-même nous décimera. Crois-tu que l'on est bien ? Nous sommes au milieu des ennemis, vous venez de les li... Ils viennent de les libérer... [fin 2002-début 2003, la justice rwandaise avait commencé à libérer les prisonniers qui étaient emprisonnés depuis le temps maximum encouru par leur accusation. Ils libéraient également les malades et les personnes âgées].

VK : Il se peut qu'ils ne rentrent pas comme ils le pensent. Ils ne vont pas être tous libérés. Sauf une petite partie.

MN : Ouiiii ! Bien sûr tout le monde ne meurt pas.

VK : Si tu voyais des Français, ou si tu voulais leur envoyer un message, ce serait quoi ?

MN : Je n'en ferais rien. Qu'est-ce que je pourrais dire aux Français ? Je t'ai dit qu'ils m'ont emmenée là-bas, puis, grâce à Imana, d'autres m'ont conduite auprès des miens [les Inkotanyi]. Que dire de plus !

VK : Au sujet de leurs comportements dans ce pays, quel message leur enverrais-tu ?

MN : Je ne trouverais pas de message pour eux, pardonnez-m'en. D'ailleurs, moi, je ne suis qu'une malade, quel message alors donnerais-je ? Peut-être, demain, vous apprendrez ma mort, je souffre du cœur. J'ai une maladie du cœur et celle-ci risque de m'escamoter comme un voleur. Ces Français, là où ils ont tué, ce n'était pas là où j'étais. Mais nous les avons vus arriver à Gikongoro, prétendant venir secourir Gikongoro. Qu'est-ce que je dirais alors ?

VK : Rien... Effectivement.

MN : Souvenez-vous de moi... Vous m'emportez dans vos appareils. Boniface [Boniface Budengbo, l'agent social qui nous a mise en contact avec cette rescapée et qui assistait à l'entretien], pourquoi les Français ne sont venus qu'à Gikongoro et ne sont pas allés à Butare où se trouvaient les Inkotanyi ? C'était parce qu'ils les craignaient. Ne sais-tu pas qu'ils étaient venus parce qu'ils avaient su que les Inkotanyi étaient arrivés ? Et les Français ramassaient celui qui disait : « *Je suis Tutsi, je suis Tutsi, je suis Tutsi...* », et ils l'emmenaient. Boniface, était-ce parce qu'ils aimaient les Tutsi ? Non ! « *Tutsi* », c'était des gens comme moi qui le disaient. Les Français venaient accompagner des Interahamwe, tel que Nzabamwita, c'était avec eux qu'ils parlaient français. Moi, j'avais refusé d'y aller. J'ai dit : « *Ceux-là, ils veulent m'emmener où ? Je reste à garder la propriété de mon mari* ». Je

disais cela alors que je n'étais plus capable ni de cultiver ni de sarcler. J'avais la tremblote depuis longtemps, je suis malade depuis très longtemps. J'ai entendu que les Français arrivaient, mais je pense que là où ils ont tué, ce n'est pas ici.

VK : Tu penses qu'ils étaient venus faire quoi à Gikongoro ?

MN : Il paraît qu'ils venaient pour secourir. Ils étaient là, mais en fait je ne sais pas pourquoi.

VK : Venaient-ils stopper les Inkotanyi ou aider les Tutsi ?

MN : Ils venaient pour montrer qu'ils étaient des gens bons, se purifier du mal qu'ils avaient fait. Comme les pharisiens.

VK : Quoi ?

MN : Ils venaient pour l'apparence, comme les pharisiens. Ils ont tué et lorsqu'ils ont vu que les Inkotanyi l'emportaient, ils se sont présentés.

VK : Ils sont venus pour arrêter la progression des Inkotanyi ?

MN : C'est comme ça que fonctionne l'hypocrisie, non ? Ils voulaient se montrer meilleurs qu'ils n'étaient dans la réalité.

VK : Pour paraître bien ?

MN : Paraître bien... Mais il paraît qu'ils avaient tué. Ici, les assassins c'était les Interahamwe et les leurs. Quant à la collaboration des Français avec les Interahamwe, ça nous ne pouvions pas le voir car nous restions cloîtrés chez nous.

VK : Est-ce que quand les Français sont arrivés, les tueurs ont cessé de tuer ?

MN : Lorsqu'ils sont arrivés ici ?

VK : Oui. Les ont-ils empêchés de tuer ?

MN : Les Français ?

VK : Oui.

MN : Ils sont arrivés quand les tueurs avaient terminé l'extermination des Tutsi et les jetaient dans des latrines. Le calme était revenu. Alors ces Interahamwe les jetaient dans des latrines. Il y a trois personnes qu'ils ont tuées chez nous...

Boniface : Lorsque les Français étaient là ?

MN : Non.

VK : Les Français ont-ils arrêté au moins quelques criminels ?

MN : Non. Ils sont arrivés après l'extermination... Attention, voilà des gens qui arrivent. Sont-ils avec vous ? Oui.

Boniface : Les soldats Français auraient-ils arrêté quelques Interahamwe pour les punir pour les assassinats qu'ils avaient commis ?

MN : Ils n'en ont pas arrêté.

VK : Ils n'en ont pas pris pour les punir ?

MN : J'en ai vu qu'ils ont attrapés et ont enroulés dans des nattes, paraît-il pour aller les jeter. Mais je ne les connaissais pas, je ne sais pas qui ils étaient.

VK : Tu ne sais pas si c'était ou non des Interahamwe ?

MN : Je ne sais pas. Les Français venaient la nuit et on entendait dire qu'ils les avaient pris et mis dans des nattes, mis ensuite dans leurs véhicules et étaient allés les jeter.

VK : Où les jetaient-ils ?

MN : Je n'en sais rien.

VK : Vous ne saviez même pas où ils les jetaient ?

MN : Non... Nous nous trouvions dans ces bâtiments, entassés là, ils nous donnaient leur minuscule biscuit, et nous le regardions déçus, et les autres nous disaient : « *Les Français non plus ne sont pas de vos amis, eux aussi sont des assassins* ». Nous, nous l'ignorions... Mais ils étaient là, bien installés. Et puis, tout à coup, ils ont vu arriver ces bonshommes qui ressemblaient... Je ne sais plus, ces hommes, on les appelait des Belges, c'était de maigres individus, visiblement pauvres.

VK : Était-ce des Noirs ou des Blancs ?

MN : Ce n'était pas des Blancs. Et c'est eux qui nous ont emmenés à Maraba, ainsi nous étions sauvés. Arrivés à Maraba, nous ne sommes plus morts. La paix a été proclamée, les autres ont fui le pays. Nous, nous étions confiants que les Inkotanyi viendraient car nous les entendions dire qu'ils viendraient. Malheureusement, ils n'ont rien sauvé à Gikongoro... Ils n'ont rien sauvé. Sauf des gens comme moi qu'Imana n'avait pas voulu laisser mourir et je finirai ainsi ma vie, me consumant lentement de misère et dénuement devant nos assassins.

VK : ...Merci beaucoup.

MN : Pas beaucoup. Je ne voulais pas venir dire n'importe quoi... Là, tu me verrais morte sur place, et même mon cœur n'est pas serein, parce que je n'ai pas de logis, je loge chez

des gens... Et là, ils [les génocidaires libérés, rappelons que cet entretien a été conduit en 2003 à l'heure où l'annonce de la libération des prisonniers de catégories 3 et 4 avait été faite par le président de la République] vont nous éliminer pour de bon... Merci.

Fin de l'entretien.

Mariama Nakure est décédée en juillet 2012, nous l'avions accompagnée sur ses terres d'origine vers Gikongoro juste avant son décès. Dans la voiture elle nous avait raconté son transfert du camp de rescapés jusque dans les lignes du FPR. Il existe des archives de ce récit qui n'ont pas encore été exploitées (et qui ne sont peut-être pas exploitables à cause du bruit de la voiture). Le récit est en kinyarwanda et, sur ma demande, Vénuste Kayimahe doit s'atteler à sa traduction. Cécile Grenier.